



Revue européenne des migrations internationales

vol. 30 - n°2 | 2014

Composer (avec) la frontière. Passages, parcours migratoires et échanges sociaux

Éditorial

Véronique Bontemps et Nicolas Puig



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remi/6843>

DOI : [10.4000/remi.6843](https://doi.org/10.4000/remi.6843)

ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 7-12

ISBN : 979-10-90426-22-1

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Véronique Bontemps et Nicolas Puig, « Éditorial », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 30 - n°2 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 17 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/remi/6843> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.6843>

© Université de Poitiers

Éditorial

Composer (avec) la frontière. Passages, parcours migratoires et échanges sociaux

❖ Véronique Bontemps¹ et Nicolas Puig²

Les nombreux travaux publiés ces dernières années en sciences sociales sur la question de la frontière s'accordent pour constater un apparent paradoxe : tandis que le monde contemporain à l'heure de la « mondialisation » et de l'intensification des migrations internationales devrait tendre sinon à abolir, du moins à gommer les frontières, celles-ci se sont plutôt réaffirmées, tout en étant redessinées (Lussault et Paquot, 2012 ; Andreas, 2003 ; Augé, 2009). Les dispositifs de démarcation entre des pays ou au sein d'ensembles urbains se développent, mettant en évidence les relations asymétriques caractéristiques du temps présent (Ritaine, 2009). Il reste à savoir comment les individus s'arrangent avec ces frontières qui se multiplient à mesure que s'accroissent les inégalités des statuts, entraînant des disparités dans l'accès à la mobilité.

Ce numéro propose de s'intéresser aux pratiques de frontière – en distinguant passages, parcours et relations sociales – que celles-ci soient institutionnalisées ou non : frontières des États comme frontières d'espaces culturels et sociaux définis et délimités par différentes modalités d'organisations (régions, quartiers, camps, espaces d'exception, etc.). En effet, comme l'indique Vidal (2009), « l'étude des migrations contemporaines rencontre la question des frontières sous au moins trois angles [...] : les frontières étatiques [...], les frontières sociospatiales érigées dans les grandes métropoles par ceux qui souhaitent se protéger de l'altérité », puis les frontières ethniques qui « se construisent dans les relations entre immigrés et populations plus anciennement installées ».

Ces frontières connaissent, il importe de le noter, une élasticité dans l'espace et dans le temps : la frontière n'est pas une ligne qu'on franchit simplement (Bennafla et Peraldi, 2008), mais une zone « épaisse », voire « visqueuse » (Balibar, 1997) que l'on traverse plus ou moins facilement, plus

1 Chargée de recherche CNRS, IIAC-LAU (CNRS - EHESS), 27 rue Paul Bert, 94204 Ivry-sur-Seine cedex ; veronique.bontemps@cnrs.fr

2 Anthropologue, chargé de recherche IRD, URMIS (CNRS UMR 8245 - IRD UMR 205 - Universités Nice Sophia Antipolis et Paris Diderot), Case 7027, 75205 Paris cedex 13 ; nicolas.puig@ird.fr

ou moins rapidement. Ritaine (2009) note qu'il existe des « effets frontières » qui touchent les sans-statuts et « se pixellent avec les déploiements des personnes ». Elle écrit que « les conditions inégalitaires d'accès au *checkpoint* sont aussi présentes, en miroir, dans les pratiques administratives routinisées (dans les files d'attente devant les consulats, dans les files aux guichets des préfectures, dans les zones d'attente des aéroports, etc.) ». Les « effets frontières » sont donc actifs à l'intérieur des territoires, jusque dans l'assignation des documents d'identité et de voyage par lesquels les États se sont historiquement approprié le contrôle des « moyens de circulation » (Torpey, 1998). Des mécanismes sophistiqués de contrôle et de discrimination y sont à l'œuvre et leurs prolongements vont au-delà de la capacité à se déplacer, ils contraignent dans différents domaines une partie de la vie quotidienne des habitants considérés comme illégitimes.

Mais les frontières sont aussi façonnées, « composées » par les pratiques de passage ainsi que par des processus individuel et collectif d'identification, de différenciation, parfois de stigmatisation, liés aux dynamiques de circulation. Partant de personnes en mobilité, et du point de vue qu'elles développent sur leurs parcours, les auteurs de ce numéro décrivent et analysent différentes « situations de frontières » (Agier, 2013) : dispositifs de contrôle, échanges sociaux, etc. Dans tous les cas, il s'agit de « composer », voire de « recomposer » la frontière ; mais aussi de « composer avec » la frontière. Ce numéro s'inscrit ainsi dans la foisonnante tradition d'études sur les frontières (Andreas, 2003 ; Hannerz, 1997 ; Shamir, 2005 ; Vila, 2003, etc.), en se concentrant sur les pratiques du passage et sur les ajustements qu'elles impliquent, dans les parcours comme dans les relations sociales. Les articles proposent une ethnographie de ces passages à différentes échelles, transnationale, translocale, urbaine.

Dans un texte introductif, Michel Agier insiste sur la multiplication des « paysages de frontières³ » sur la planète où une part du monde prend forme. Différents lieux sont ainsi reliés par le fait que s'y expérimentent des « situations de frontières » dont celles qui s'établissent dans les relations entre les étrangers et les installés ; l'auteur donne trois exemples urbains en Afrique, en Amérique du Sud et au Proche-Orient où s'affirment divers modes de coexistence et coprésence.

« (Re)composer la frontière »

« Composer la frontière » désigne, pour les auteurs des articles réunis dans ce numéro, l'établissement et la négociation d'une différence dans la proximité.

À Beyrouth, de nombreux migrants prennent place dans les lieux de la relégation en profitant des opportunités résidentielles offertes par les camps de réfugiés, les propriétaires palestiniens appréciant ces locataires calmes qui payent rubis sur l'ongle (Dahdah). L'immeuble « Gaza hospital » à Sabra, sorte de « favela verticale », regroupe plusieurs générations de réfugiés palestiniens

3 Par le terme « paysage », l'auteur entend le sens donné par Appadurai, qui utilise le suffixe *-scape* tiré de *landscape* (« paysage ») pour rendre compte des « formes fluides, irrégulières de (certains) paysages sociaux » (Appadurai, 2005 : 70-71). « Paysage de frontières » pourrait donc se traduire par « *borderscape* ».

et plusieurs vagues de migrants. Il est le lieu « d'une altérité renouvelée dans la ville en même temps qu'un lieu de la mobilité » (Agier). Cette altérité déborde sur le marché de Sabra investi depuis quelques années par des Bangladais qui y ont greffé leurs propres activités sous le contrôle sourcilieux des commerçants dominants de la place, notamment les bouchers palestiniens et libanais (Dahdah). Les migrants palestiniens en provenance du Liban souffrent d'un manque de reconnaissance dans la ville d'Athènes où ils peinent à prendre pied. Cela se traduit pour eux par des expériences relationnelles pénibles : expérience de l'impudeur, du racisme ou de la malhonnêteté (Puig).

Dans ces différentes situations, la frontière se construit dans une négociation asymétrique (les acteurs ne disposant pas de la même latitude pour décider de leur propre « ligne de conduite ») qui établit le sens de la distance et de la proximité autour de marqueurs de différence et de similitude. L'inégalité des statuts qui « fait frontière » structure la relation, tout en ménageant des possibilités d'accommodements et de négociation. Ce que montrent les auteurs, c'est que la frontière résulte pour partie de l'activité des individus et des groupes engagés dans des relations sociales au cœur des villes ouvertes à la migration. À la fois solidifiée par les représentations et travaillée par les perceptions sensorielles (visuelles, sonores), la frontière sanctionne l'état des relations entre les groupes dans les espaces partagés.

« Composer avec la frontière »

« Composant avec » les caractéristiques des passages, les personnes s'adaptent : que ces passages soient problématiques (Bontemps ; Navone; Puig) ou impossibles, les migrants doivent alors modifier avec plus ou moins de réussite leur trajectoire, parfois en s'installant « sur la frontière » comme le montrent Odgers Ortiz et Campos Delgado ; Streiff-Fénart et Poutignat. Ces deux auteurs notent que « le prolongement de la vie sur la frontière vient brouiller la division entre pays de départ et pays d'accueil. Le provisoire qui dure, l'incertitude de l'avenir ne renvoient pas à un choix difficile entre les deux pôles d'ici et de là-bas, mais à l'ambiguïté des situations liminaires ».

C'est aussi ce que décrivent Odgers Ortiz et Campos Delgado quand elles restituent les trajectoires de migrants mexicains expulsés des États-Unis, « forcés au "retour" dans un pays qui n'est plus le leur ». Inscrivant leur contribution dans une réflexion sur « la construction d'ores et déjà mondialisée de nouveaux espaces d'attente et de liminalité », ces auteures constatent que l'épuisement du système migratoire en place depuis le XXe siècle entre le Mexique et les États-Unis conduit à l'installation de ce qu'elles appellent des « bulles de contention ». Des migrants mexicains se trouvent ainsi « figés dans le mouvement » en divers endroits et principalement dans les villes frontalières (Tijuana, Ciudad Juárez, etc.), qui entretiennent l'illusion d'une proximité avec l'Eldorado états-unien.

Comment se « replier » quand les frontières deviennent infranchissables ? De nombreux réfugiés palestiniens au Liban retournent dans leur camp après l'échec de leur installation à Athènes et l'impossibilité de prendre pied dans une ville où ils sont sans arrêt interrogés sur la légitimité de leur présence. Ils

reconsidèrent alors les critères de ce qu'est une vie acceptable à la lumière de leur trajectoire migratoire (Puig). S'il est socialement accepté, voire représente un nouveau départ dans le camp pour les Palestiniens du Liban, le « retour dans l'échec » de la migration peut mener, dans d'autres contextes, à la stigmatisation (Odgers Ortiz et Campos Delgado), et même à « l'ostracisation » du migrant (Streiff-Fénart et Poutignat). Contraints sous la pression familiale à réussir leur projet migratoire, certains migrants africains convertissent pourtant leur échec à franchir la frontière en réussite : vivre *de* la frontière alors que celle-ci devient un espace de travail, d'action, de relations sociales et de profits. Comme l'écrivent Streiff-Fénart et Poutignat, ils parviennent à « convertir l'expérience de la migration de transit en capital social ».

Enfin, « composer avec » la frontière signifie « faire avec » l'humiliation de passages toujours plus nombreux et aliénants des frontières territorialisées, dont certaines sont emblématiques des dispositifs de séparation et de « mise en politique de l'asymétrie » (Ritaine, *op. cit.*) : Mexique-États-Unis⁴, Palestine-Israël ou encore mer Égée, « l'un des principaux points d'entrées "irrégulières" sur le territoire européen » (Ottavy et Clochard). Ces deux auteurs analysent le dispositif mis en place aux frontières orientales de l'Europe par Frontex pour lutter contre l'immigration irrégulière. Ils rendent compte des violations récurrentes des droits des migrants lors d'opérations se déroulant en mer Égée : refoulements et « interceptions en mer » loin des regards, procédures de *screening* (identification) et de *debriefing* (réculte d'informations) auxquelles les personnes peuvent difficilement se soustraire. Le fonctionnement de l'agence a tendance à s'autonomiser, ce qui renforce des pratiques policières souvent arbitraires. Face à la description, livrée sans concession par les auteurs, de ce dispositif, le lecteur se trouve « à même d'apprécier l'effort que les migrants doivent fournir pour le contourner lorsqu'ils ne disposent pas de document de voyage en règle » (Ottavy et Clochard).

Décrivant le passage du pont Allenby sur le Jourdain, l'article de Bontemps offre un exemple du contrôle de la mobilité des Palestiniens de Cisjordanie par les autorités israéliennes, et des tactiques déployées pour humaniser le passage. L'idée d'une « épreuve routinière » tente de rendre compte de la manière dont les « traversants » évoquent le passage : une expérience pénible et éprouvante, mais pourtant relativement habituelle. L'ethnographie de ce lieu emblématique permet d'évaluer les pratiques mises en place par les Palestiniens pour composer avec des obstacles frontaliers qui appartiennent à leur vie ordinaire.

La description du passage comme expérience, notamment comme une expérience relationnelle, complète ainsi l'analyse des pratiques de la frontière. Parmi celles-ci, il faut noter les tactiques de passage, les petits actes réparateurs ou encore la mobilisation par les migrants de notions permettant de penser la situation, comme celles de l'étrange et de l'étrangeté. Ce registre de l'étrange se prolonge par une rhétorique de l'humain : c'est-à-dire l'invocation d'une humanité partagée face au mépris rencontré dans certains points de contrôle, par exemple les *checkpoints* gouvernant l'accès à leur camp que les réfugiés palestiniens au Liban doivent franchir pour rentrer chez eux (Puig). À cet endroit,

4 Ce n'est pas sans raison qu'en ce lieu fut inaugurée une tradition d'enquêtes ethnographiques sur la frontière (Vila, 2003).

comme sur le pont Allenby, les « traversants » tentent aussi de négocier « un passage digne » face aux pratiques des représentants de l'autorité.

Deux conclusions peuvent être tirées des observations faites par les auteurs des pratiques de la frontière.

Tout d'abord, les articles de ce numéro questionnent des situations de mobilité en général qui iraient d'un *ici* à un *là-bas* : ils conduisent à déplacer le regard par rapport à la stabilité comme norme, mettant au contraire l'accent sur des contextes où c'est la mobilité qui est la norme. Ils contiennent également des réflexions sur le sens du « transit » et du *transitoire* : ils montrent des vies en mouvement, ou rien n'est nécessairement définitif, mais où ce mouvement est parfois bloqué. Le provisoire s'établit alors dans la durée : la frontière devient le lieu où l'on s'installe, un lieu de vie.

Enfin, les aspects abordés dans ce numéro permettent de contribuer à une anthropologie des migrations : celles-ci traversent les frontières, mais aussi les *recomposent*, en divers lieux et temps. Les articles illustrent le constat que la multiplication des frontières accompagne le processus actuel de mondialisation et ses implications socio-anthropologiques. De fait, la vie sur « fond de frontière » (Vidal, 2009) touche des proportions toujours plus importantes de la population mondiale. Certainement est-ce dans ces espaces que s'invente une part de la formule sociale de la relation entre étrangers, mais aussi que se structurent les inégalités de statuts productrices de différentiels de mobilités.

❖ Références bibliographiques

Agier Michel (2013) *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 212 p.

Andreas Peter (2003) Redrawing the Line: Borders and Security in the 21st Century, *International Security*, 28 (2), pp. 78-111.

Appadurai Arjun (2005) *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 333 p.

Augé Marc (2009) *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris, Manuels Payot, 91 p.

Balibar Étienne (1997) *La crainte des masses. Politique et philosophie avant et après Marx*, Paris, Galilée, 456 p.

Bennafla Karine et Peraldi Michel (2009) Introduction. Frontières et logiques de passage : l'ordinaire des transgressions, *Cultures et conflits*, 72, pp. 7-12.

Lussault Michel et Paquot Thierry (2012) Introduction. Étymologies contrastées et appel au franchissement des limites, *Hermès*, 63, pp. 9-15.

Hannerz Ulf (1997) Borders, *International Social Science Journal*, 154, pp. 537-548.

Shamir Ronen (2005) Without Borders? Notes on Globalization as a Mobility Regime, *Sociological Theory*, 23 (2), pp. 197-217.

Ritaine Évelyne (2009) La barrière et le *checkpoint* : mise en politique de l'asymétrie, *Cultures et Conflits*, 73, pp. 16-33.

Torpey John (1998) Coming and going: On the State Monopolization of the Legitimate "Means of Movements", *Sociological Theory*, 16 (3), pp. 239-259.

Vidal Dominique (2009) Vivre sur fond de frontières. Les migrants du Mozambique à Johannesburg, *Cultures et conflits*, 72, pp. 101-107.

Vila Pablo (Ed.) (2003) *Ethnography at the border*, Minneapolis, London, University of Minnesota Press, 345 p.